

Création 2024
Mise en scène Maya Bösch
Avec Laurent Sauvage & Fred Jacot-Guillarmod
Production LE POCHE/GVE, La Bâtie - Festival de Genève
Création, septembre 2024 dans le cadre de La Bâtie

DANS LA SOLITUDE DES CHAMPS DE COTON 1986

Bernard-Marie Koltès
Les Editions de Minuits



Bernard-Marie Koltès. Photographie de couverture du Koltès de Brigitte Salino. Photo © Elsa Ruiz.

GENERIQUE

Texte Bernard-Marie Koltès
Avec Laurent Sauvage et Fred Jacot-Guillarmod

Mise en scène Maya Bösch
Assistanat mise en scène Camille Charlotte Roduit
Collaboration dramaturgique Michèle Pralong, Youness Anzane
Scénographie Sylvie Kleiber et Lucie Gautrain
Lumière Luis Henkes
Son Maïa Blondeau
Costume Gwendoline Bouget
Maquillage Katrin Zingg

Production LE POCHE/GVE – La Bâtie Festival de Genève
Production déléguée : Compagnie *sturmfrei*
@ éditions de minuit

DATES

Création 2024

Première le 2 septembre au POCHE / GVE
3 au 5 septembre au POCHE / GVE
4 au 17 novembre au POCHE / GVE

Tournée 2024

27 et 28 septembre au Théâtre Populaire Romand (TPR-CH)
15 au 18 octobre à La Filature, scène nationale Mulhouse (FR)

Le spectacle est disponible en tournée

« Arraché, brûlé, debout enfin, il a arrêté
les éléments comme on souffle une bougie.

Et sa voix a cloué le silence ».

BMK à propos du jeu de l'acteur, Les Amertumes, 1970

PREAMBULE

Bernard-Marie KOLTES (BMK), 1948-1989

L'œuvre de BMK né en 1947 à Metz et mort en 1989 à Paris est marquée par des voyages, sa jeunesse, sa fascination pour la rue, la nuit et les gens, par les langues, luttés, ombres et solitudes. En été 1982, il écrit, « pour ma part, j'ai seulement envie de raconter bien, un jour, avec les mots les plus simples, la chose la plus importante que je connaisse et qui soit racontable, un désir, une émotion, un lieu, de la lumière et des bruits, n'importe quoi qui soit un bout de notre monde et qui appartient à tous ». En 1986, lorsqu'il a 38 ans, il écrit « Dans la solitude des champs de coton », entre New York et Paris. La pièce succède à « Quai Ouest », à seulement trois ans de sa mort. À 41 ans, il laisse une œuvre dense et foisonnante derrière lui dans laquelle je découvre une langue qui se travaille et se cherche, un regard subjectif qui flaire le désespéré et l'intraduisible, un rapport au sensible et une sensibilité qui envahit l'abîme du désir. Je découvre aussi une écriture sublime qui creuse l'obscurité de la solitude et ses sentiments, de ce qui nous habite au plus profond de nous-mêmes, jusqu'à nous hanter : d'être au monde. Contradiction et mélancolie résonnent partout dans l'œuvre de BMK, « maintenant que je reconnais davantage les choses que je ne connais pas... » ; une langue singulière, contradictoire, mystérieuse qui s'impose comme un rythme. Déjà le titre « Dans la solitude des champs de coton » est une sorte de blues : entre une dérive solitaire et l'immensité des champs de coton du Mississippi ; entre un état d'âme et la ségrégation raciale, l'esclavage,... BMK excite notre imagination et provoque les cordes de plusieurs fréquences pour que le sens puisse résonner au pluriel.

PUR DIALOGUE

La fable tient en quelques mots : un Dealer aborde un Client de passage et lui propose ce qu'il a, et il a tout, ou presque, il suffit que le Client demande ; « mais le Client refuse, se dérobe, puis contre-attaque, provoque - et la pièce se déploie au fil de longs monologues successifs qui finissent par construire ce dialogue : Dans la solitude des champs de coton¹. »

Un flot de paroles distribuées sur deux voix, le Dealer et le Client. Dans cet échange, chaque voix intervient 18 fois pour un total de 36 rounds.

Pendant ce duel – performance de corps et de voix – le mot *désir* frappe 47 fois sans jamais se nommer. Il n'y a rien d'autre à s'échanger, rien à offrir ni à donner en retour, seulement des mots. Une situation à l'encontre du marché, un *deal*, entre deux personnes sans merci de paroles, dans un temps de suspension, un pli dans le continuum temporel. C'est le sentiment profond d'un manque qui reste jusqu'au bout indéchiffrable.

Ce que je cherche c'est de saisir la variation entre cynisme et affectivité, le jeu des proportions. (...) ; je trouve que le deal, c'est quand même un moyen sublime. Car ça recouvre tout le reste. (...) La manière commerciale d'envisager les rapports humains me paraît le plus proche de la réalité. L'affectivité existe aussi dans le commerce. La tendresse apparaît tout seul... ou n'apparaît pas. Comme dans la vie. BMK

Le dialogue fabrique l'espace, le temps et l'autre. C'est une parfaite symétrie autour de cette impossible réconciliation, impossible consommation aussi qui met le cœur en attente. Entre les deux personnages, entre la parole de l'un et l'écoute de l'autre, entre le mouvement de l'un et l'attente de l'autre réside le chaos, une tension tragique, une beauté du diable à la Bataille. L'épaisseur d'être s'engouffre dans la nuit et le silence.

« Le retour au désert », publiée en 1988, semble prolonger cette nuit, et met en scène une famille aux prises avec l'infection du racisme en pleine guerre d'Algérie. C'est comme si « Dans la solitude... » se termine là où commence « Le retour au désert » avec la dernière réplique du Client, *alors, quelle arme ?*.

LE VIDE ET LE VERTIGE

Le rien est comme un chaos initial, un souffle et une pulsion fondamentale, ensemencement par la parole d'une nuit juste avant, pendant, ou après la guerre...

À partir de là, se tisse un dialogue platonicien, une discussion philosophique, une danse-transe, à cette heure et dans ce lieu où l'obstacle de l'intraduisible et du mystérieux crée cet échange original et unique qui dure. À travers des monologues qui se croisent, se relayent, s'interrompent, tournant sans cesse autour de ce rien fertilisateur. UN TROU NOIR EBRANLE.

¹ Arnaud Maïsetti, *Dans la solitude des champs de coton de Bernard-Marie Koltès, ou le théâtre au corps à corps*, Champion, Commentaire, 2023.

DU LIEN ET DES RESONANCES

Je pense à « Godot » de Samuel Beckett, au tremblement immobile de ces corps en cours de disparition, à la parole exprimée pendant leur anéantissement progressif ; je pense aussi à « Richard III » de William Shakespeare qui a marqué l'œuvre de BMK, avec ce début inquiétant, séduisant, comment le personnage principal va imposer ses nouvelles règles du désir ; à la cruauté et à la beauté du diable chez George Bataille ; à « Quartett » de Heiner Müller qui installe des nouvelles règles du désir et qui s'achève par une dernière réplique aussi fatale que « Dans la solitude.... » : *maintenant nous sommes seuls cancer mon amour.*

UNE BEAUTE CREPUSCULAIRE

La langue de BMK se déploie comme une immense toile qui devient à la fois relation et disparition comme dans la peinture flamande du XVIIème.

Elle est crépusculaire comme les personnages et tout le reste.

« Quand le monde des objets clairs et articulés se trouve aboli, notre être perceptif amputé de son monde dessine une spatialité sans choses. C'est ce qui arrive dans la nuit. Elle n'est pas un objet devant moi, elle m'enveloppe, elle pénètre par tous mes sens, elle suffoque mes souvenirs, elle efface presque mon identité personnelle. L'angoisse des névropathes dans la nuit vient de ce qu'elle nous fait sentir notre contingence, le mouvement gratuit et infatigable par lequel nous cherchons à nous ancrer et à nous transcender dans les choses, sans aucune garantie de les trouver toujours ». Phénoménologie de la perception, Merlau-Ponty

« Dans la solitude ... » est un texte d'une grande beauté, une pièce radicale. L'appel de sa nuit sonne comme un appel à la liberté. Tout est simple et complexe à la fois : L'architecture, la densité, la précision, la puissance de langue, l'immédiateté, y sont uniques. Le texte m'incite à creuser le hors champ de l'écriture, ses alentours, et de m'intéresser à imaginer ce qui pourrait le précéder, ce qui pourrait se cacher entre les lignes - derrière, sous - et ce qui pourrait venir / frapper après. Il y a l'écriture et il y a le hors champ de l'écriture – l'ombre de la langue - la résonance du texte. Il y a la situation entre le Dealer et le Client – un match de boxe - et il y a aussi l'émotion, les conditions et les motivations qui animent ce match. Je souhaite mettre en scène les deux, le visible et l'invisible, le texte de BMK et mon imagination, c'est-à-dire, la transformation de son langage dans le mien et mes esthétiques.

LA MISE EN SCENE

Le travail avec les acteurs se concentre sur une idée de lignes. Des lignes visibles et invisibles, des lignes sensorielles, imaginaires. Ces lignes forment le dessin de la poétique de la relation entre le Dealer au Client, mais aussi le lien – la tension, la frappe et le relâchement - entre le désir et la mort, entre le public et les acteurs, entre les corps et les lumières, entre le présent et un ailleurs. La ligne de la parole met en tension, du début à la fin, la langue qui devient *lied*, un chant. Cette ligne provoque. Elle confronte le spectateur, la conscience, notre être d'ici et maintenant. C'est la ligne de l'écriture qui prend la parole, qui respire.

Elle explore un duel, un *deal*, une transaction pacifique. Elle résiste à la guerre. Une ligne pour dire et qui dit : une trêve. L'échange entre le Dealer et le Client devient l'exemple d'une ligne dans l'ombre de la guerre, une exception et un espoir. Sur cette ligne se croisent la solitude profonde d'une humanité oubliée, enfouie, ou ignorée avec notre monde en feu. Sur cette ligne, la langue et le désir de vie brûlent. Sur cette ligne les corps deviennent humains. Sur cette ligne, quelque chose explose, se lâche, se libère, se détache. C'est une ligne de lutte et de résistance. Pour une humanité animale.

LA LIGNE

Il y a cette ligne entre le Dealer et le Client, entre les hommes et les animaux.

C'est une ligne de la relation, d'échange entre humains et animaux.

Une ligne qui se déploie à travers plusieurs lignes et perspectives.

Une ligne d'intensités.

Une ligne qui recouvre la guerre, la race, la classe, le genre, le débat culturel et politique.

Une ligne critique sous forme d'un poème.

C'est une ligne pour dire non.

Une ligne qui résiste.

Une ligne délimitée par la solitude.

Une ligne crépuscule, qui fait parler la nuit et nos sensations, peurs, angoisses.

Une ligne cyclique, qui se répète.

Pour un match.

Sur cette ligne, quelque chose se vit, se lâche, se libère.

Un espoir des désespérés.

Travailler la ligne, veut dire la manipuler, la sculpter, la tordre, la détruire, la transformer.

Dans un espace, nulle part, dans un temps disloqué et urgent qui avance, surgit et ouvre : un lieu où on peut philosopher ensemble sur une ligne, *dealer* ensemble quelque chose, sans aucune offre ni demande, sauf le désir d'être vivant, et le désir de vouloir rester vivant. Même dans la mort.

L'ESPACE

Cette création peut se réaliser dans un espace frontal, quadri-frontal ou encore in situ, dans une architecture urbaine. Après la première au POCHE GVE nous allons tourner ce spectacle dans des lieux différents explorant ainsi toujours un nouveau rapport au public. Pourtant la mise en scène sera développée comme une partition performative qui pourrait s'adapter à des environnements divers.

La rencontre entre le Dealer et le Client a lieu à l'intersection de la lumière et de l'ombre. L'un est lumière et l'autre est l'ombre, et ensemble, ils créent l'aurore et le crépuscule : une trajectoire de mots dans l'espace et un espace même dans l'entre choc des mots.

Je cherche à créer un territoire / monde intérieur. Un lieu habité de souffles, d'élan, et de regards. Un lieu où les regards se croisent. Un lieu qui lie. Un lieu partagé, acteurs et public pour explorer ensemble et pénétrer les bas-fonds de l'humanité, l'étranger, l'autre.

Plus qu'un lieu précis, je cherche à créer une épaisseur, une densité, une ambiance où les acteurs et les spectateurs puissent plonger, se rencontrer et se parler autrement.

Inventer ce lieu particulier où les acteurs puissent apparaître et disparaître et où la distance entre le public et l'acteur soit brouillée. Quelque chose qui évoquerait des rêves blancs, où la solitude de chacun puisse faire expérience collective.

Travailler le hors champs pour créer une autre présence de voix et de corps. L'absence comme une autre présence, une attente furieuse, un désir.

Au centre, un vide autour duquel le public peut contempler son propre abîme ; face auquel il peut voir sa réflexion mais aussi son ombre ; un vide que les deux acteurs remplissent avec un autre vide, celui du désir en dérive, un vide sans horizon ou dans l'enchevêtrement de tous les horizons.

Jeu de lumière qui crée un autre temps, qui éclaire les voix intérieures, le mouvement, l'immobilité, l'intensité et les chutes. Paysage à contempler, et dans lequel la langue peut peindre ses lumières, la brume et ses ombres.

Le son qui creuse ce non-lieu étranger, en transition, en tension aussi entre l'esprit (cynique) de notre époque et le désir enfoui (sensible) d'être humain.

LE JEU

Ce que les deux acteurs ont en commun, c'est la capacité de traverser le vide, creuser l'émotion sans l'expliquer. Ce sont des acteurs qui incarnent le temps fractal. Ils suscitent l'écoute, le silence, l'émotion, et provoquent le vertige.

Des voix intérieures, entre la chaleur de la vie et le froid de la mort.
Entre deux pôles ultimes, les êtres humains.

L'arrangement entre Fred et Laurent est parfait. Deux types explorent le langage en se parlant. Chacun se parle et en même temps parle à l'autre. En ce faisant, ils explorent les limites du langage mais aussi la limite de leurs capacités d'être au monde car ils s'entretiennent de ce rien qui permet justement leur entretien. Ce qui compte c'est le rapport lui-même, le type de rapport entre le Dealer et le Client, entre Laurent Sauvage et Fred Jacot-Guillarmod. À partir de soi vers l'autrui.

LE DEALER :

S'il vous plaît, dans le vacarme de la nuit, n'avez-vous rien dit que vous désiriez de moi, et que je n'aurais pas entendu ?

LE CLIENT :

Je n'ai rien dit ; je n'ai rien dit. Et vous, ne m'avez-vous rien, dans la nuit, dans l'obscurité si profonde qu'elle demande trop de temps pour qu'on s'y habitue, proposé, que je n'aie deviné ?

Et la réponse, c'est non : « rien ».

Ainsi se termine cet incroyable duel entre deux hommes / animaux. La relation n'a pas pu être d'un autre ordre que commercial, dans un monde où il faut toujours avoir quelque chose à échanger, quelque chose à donner en retour, quelque chose d'autre que des mots.

Géométrie politique d'une partie d'échecs.

SUR LES ACTEURS

BMK : « Mes personnages ont envie de vivre et en sont empêchés ; ce sont des êtres qui cognent contre les murs. Les bagarres justement permettent de voir dans quelles limites on se trouve, par quel obstacles la vie se voit cernée. On est confronté à des obstacles – c'est cela que raconte le théâtre ».

Fred Jacot-Guillarmod a joué dans plusieurs de mes spectacles depuis la fondation de la Compagnie *sturmfrei* en 2000 à Genève. Entre autres, dans RICHARD III à la Comédie de Genève où il interprétait le personnage principal ; dans LUI PAS COMME LUI d'Elfriede Jelinek ; dans HOWL d'Allen Ginsberg ; dans DEFICIT DE LARMES de Sofie Kokaj ; dans EXPLOSION OF MEMORIES, une installation multi-médiale.

En 2019 Fred et Laurent jouent ensemble dans PIECES DE GUERRES EN SUISSE, une trilogie d'Antoinette Rychner, publiée à l'occasion de la première chez Les Solitaires Intempestifs. Sur le plateau, leur rencontre fut électrique.

Depuis 2019, je collabore régulièrement avec Laurent Sauvage : nouvelle version de HOWL d'Allen Ginsberg présentée en 2021 et 2022 à Maubeuge, Paris, Genève et Yverdon-les-Bains ; pour une nouvelle écriture théâtrale, NOW, une création à venir.

En 2024, Fred et Laurent se retrouvent ensemble dans l'anneau de Koltès, dans l'écriture d'un combat, sur une scène de lutte, DANS LA SOLITUDE DES CHAMPS DE COTON.

